

Paul Éluard et nous

Lorsque notre dernier numéro était sous presse, la radio et les journaux nous ont appris la mort de Paul Éluard.

Pour beaucoup d'entre nous, ce nom ne dit rien, et cependant, si j'écris sur lui dans *Trait-d'union*, ce n'est pas pour évoquer le plus grand poète de la France, ni pour vous le faire connaître.

Je sais qu'il ne serait pas déplacé de reprendre certains de ses poèmes sous l'angle qui nous est familier et qui disent, avec des mots simples, son espoir dans l'homme, indestructible.

Il ne serait pas déplacé de transcrire dans un journal comme le nôtre, voué à l'entraide thérapeutique, des vers comme ceux-ci :

*Et parce que nous nous aimons
Nous voulons libérer les autres
De leur solitude glacée
Nous voulons, et je dis : je veux
Je dis, tu veux et nous voulons
Que la lumière perpétue
Des couples brillants de vertu
Des couples cuirassés d'audace
Parce que leurs yeux se font face
Et qu'ils ont leur but dans la vie des autres¹.*

Mais ces vers ont été écrits et publiés, pour ainsi dire, à Saint-Alban, clandestinement, pendant le long séjour du poète parmi nous de 1943 à 1944.

Beaucoup de vous peuvent se souvenir de cet inconnu qui habitait chez le D^r Bonnafé, qui venait souvent au service et à la Salle commune, l'air à la fois distingué et très peuple, très jeune et très vieux, très enthousiaste et très calme, très discret et très

1. Voir Paul Éluard, *Au rendez-vous allemand*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1968, tome I.

osé. Monsieur Grindel avait repris pour nom de guerre son véritable nom. Il était si connu sous son pseudonyme de Paul Éluard qu'il songeait que la meilleure façon de se cacher des persécutions et de pouvoir mener de Saint-Alban la direction du Comité national des écrivains résistants était de reprendre son véritable nom.

Mais Éluard ne fut pas seulement un résistant camouflé ou un curieux visiteur à Saint-Alban. Il nous communiqua à tous un peu de cette foi dans l'homme, et il sut trouver dans les quartiers, même dans notre triste cimetière qu'il chanta, l'accent le plus pur de la vie. Il composa de nombreuses poésies sur des thèmes humains dont nos malades témoignent de la façon la plus poignante et souvent inconnue, sinon méprisée :

*Je pleure et l'on en rit ma souffrance est souillée
Et le mur du regret cerne mon existence
Peut-être aurais-je pu me masquer de beauté
Peut-être aurais-je pu cacher cette innocence
Qui fait peur aux enfants¹.*

écrivait-il, reprenant le cri profond de M^{me} H., cette malade depuis trépassée, qui fut aide-infirmière aux Providences. Où peut-on mieux connaître toute la grandeur du problème dans lequel M^{me} C. piétine, [sinon] en relisant son poème « Qui suis-je? ». M^{lle} E., qui doit bien se rappeler de lui, M^{me} J. et tant d'autres, ont soufflé à l'oreille du poète – il faudrait dire à son cœur – quelque chose du plus profond et du plus vrai de l'homme, quelque chose de cette « vérité » qui, grâce à lui, est maintenant à la portée et au service de tous.

Éluard, lorsqu'il passait dans le service, semblait distrait, toujours discret, ayant l'air de rien. Parfois, c'était seulement avec son regard perçant qu'il saisissait l'essentiel et le disait simplement :

1. P. Éluard, *Souvenirs de la maison des fous*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., tome II.

*Le visage pourri par des flots de tristesse
Comme un bois très précieux dans la forêt épaisse
Elle donnait aux rats la fin de sa vieillesse
Ses doigts leur égrenaient gâteries et caresses
Elle ne parlait plus elle ne mangeait plus¹.*

Je ne sais pas si l'on peut considérer comme une indiscretion qu'un visiteur puisse témoigner aussi simplement et aussi fidèlement de la grandeur humaine des drames qui se jouent près de nous ! En nous ayant rendu plus sensibles et attentifs à ceux-ci, Paul Éluard a été un des hommes les plus agissants et les plus efficaces dans la réforme hospitalière qu'à cette époque nous méditons. C'est à ce titre que Saint-Alban et *Trait-d'union* rendent aujourd'hui hommage à celui qui a pu dire :

*Je rends compte du réel
Je prends garde à mes paroles
Je ne veux pas me tromper
Je veux savoir d'où je pars
Pour conserver tant d'espoir²*

...Et lui dire que son vœu est exaucé.

*Que ma parole pèse sur la nuit qui passe
[...] J'ai déjoué les pièges
Les morts ne dorment pas³.*

28 novembre 1952

Note

Le cahier de Morel n'a pas été présenté à la réunion des vendredis, parce que M^{lle} L. l'a pris avant la réunion ; de ce fait, il n'a pu être examiné à temps. On prie M^{lle} L. d'être plus disciplinée.

15 décembre 1952

1. *Ibid.*

2. P. Éluard, *Poésie ininterrompue*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, tome II.

3. *Ibid.*